MAX BOBICHON
UN PRÊTRE DANS LA CITÉ

Entretiens avec Jean-Dominique Durand
& Thomas Montmessin

MAX BOBICHON

UN PRÊTRE DANS LA CITÉ

Entretiens avec Jean-Dominique Durand
& Thomas Montmessin

Préface de Gérard Collomb

« Avance sur ta route, car elle
n'existe que par ta marche. »

Saint Augustin,
La Cité de Dieu, X, 32

SOMMAIRE

Préface 6
Introduction 10

CHAPITRE 1

Les années de formation (1930-1956) 17
De Saint-Julien-Molin-Molette à Lyon (1930-1942)
La guerre à Lyon et le Petit séminaire. L'immersion à Lyon
Le Grand séminaire
L'éveil au monde : le service militaire, les guerres de décolonisation, Mendès France
L'ordination par le cardinal Gerlier

CHAPITRE 2

L'immersion dans la vie paroissiale 57
Un parcours, de Caluire à Notre-Dame Saint-Vincent/Saint-Paul, une passion pour les territoires rencontrés
Quel prêtre êtes-vous ?
La responsabilité de la politique
Le concile Vatican II
Les archevêques de Lyon

CHAPITRE 3

La question de la laïcité 91
La découverte d'un objet singulier
Les Écoles normales d'instituteurs
La Paroisse Universitaire
Les laïcs dans l'Église

CHAPITRE 4

Le dialogue interreligieux 109
Un nécessaire dialogue
L'abbé Monchanin et l'abbé Couturier
Avec Jean-Paul II à l'amphithéâtre des Trois Gaules
Fils d'Abraham

CHAPITRE 5

Les respirations 125
La prière
La poésie
La photographie
L'histoire
Les rencontres

Conclusion : l'humanisme chrétien lyonnais 140

Documents 144

PRÉFACE

Gérard Collomb
Sénateur-Maire de Lyon

Il n'est pas totalement usuel que le maire de Lyon préface un livre retraçant l'itinéraire d'un prêtre.
Si je le fais aujourd'hui, c'est d'abord par amitié.
Toutes celles et tous ceux qui connaissent Max Bobichon savent quels trésors d'attention il déploie pour ses amis.
Toujours une petite lettre, une petite photo, une petite carte, qui donnera à voir le lieu où il séjourne, qui apportera quelque encouragement ou réconfort précieux.
Oui, Max est de ces êtres que l'on rêve d'avoir pour ami.

Mais il y a évidemment plus et ce livre en est un parfait exemple.
Quand on se penche sur le parcours de Max, de son petit village de Saint-Julien-Molin-Molette jusqu'aux missions qu'il remplit aujourd'hui, on se dit : quel parcours !
Parcours d'un homme, mais aussi en filigrane, grande page de l'histoire de notre pays, grande page de l'histoire de l'Église.
Grande page de l'histoire de notre pays. D'abord cette avant-guerre industrieuse où dans les campagnes du Rhône, de la Saône et de la Loire, comme dans celles qui entouraient beaucoup de nos villes, prenait place une économie mi-industrielle mi-rurale.

Puis ces Trente Glorieuses qui semblaient tout devoir bouleverser, apportant le confort, aspirant aussi beaucoup de gens de la campagne vers la ville.
Enfin, dans ces vingt dernières années, un monde qui s'élargit, d'autres cultures, d'autres religions qui apparaissent, qui bousculent nos modes de vie, nous interpellent, et parfois nous effraient.

Ce sont toutes ces périodes qu'a connues Max Bobichon.
Avec une Église en perpétuelle évolution, avec des phases de durcissement parfois puis cet élan de renouveau qui suscitera à la fois un profond enthousiasme chez beaucoup et laissera quelques autres nostalgiques d'une époque qu'ils voyaient s'en aller définitivement.
Il y a aussi cette volonté des années 1950-60 de renouer avec le monde ouvrier, cet engagement de prêtres dans les usines, qui conduira certains aux marges de l'Église, d'autres, même, à prendre définitivement leurs distances.
Enfin, pour finir, cette volonté d'ouverture du pape François à l'ensemble du monde, dans une Église qui entend renouer avec sa vocation profonde : celle d'être universelle.

C'est dans cette histoire-là que Max Bobichon a inscrit son parcours.
Toujours fidèle à son institution, mais en même temps porteur de ses propres interrogations et de ses propres aspirations.
L'ouverture à l'autre d'abord : avec comme première tâche d'en comprendre la façon de penser, d'en comprendre l'histoire, la culture, avec la volonté, ensuite, de cheminer ensemble, de suivre ensemble ces chemins qui montent. Parce qu'en haut, tout en haut, se trouve le même infini.
Ce sera toute l'histoire des fils d'Abraham. Faire en sorte que l'on construise des ponts pour conduire à la paix.

L'histoire de la passerelle de la paix devant la Cité internationale que Max raconte n'est pas qu'anecdotique. Elle est révélatrice de cette volonté chez lui de tisser des liens, de réunir les fils, jusqu'à ce que la tresse devienne assez solide.
Mais cette ouverture à l'autre se fonde sur la connaissance des grands textes. Des premiers pères de l'Église jusqu'à ces théologiens ou philosophes contemporains qui se sont attachés à la faire rentrer dans la modernité, à repenser ses rapports avec notre République laïque, à lui redonner une pensée sur la question sociale.
Ayant eu Jean Lacroix comme professeur en hypokhâgne au Lycée du Parc, je suis personnellement très sensible à cette pensée personnaliste, qu'Emmanuel Mounier ou la revue Esprit *ont si profondément incarné.*
Elle s'inscrit au fond très profondément dans la tradition humaniste qui est celle de notre Cité.

Mais Max est riche aussi de ses côtés iconoclastes quand il note le retard de l'Église, ses hésitations, ses allers et retours sur la place des divorcés dans l'Église, sur celle faite aux femmes, sur la reconnaissance de la contraception. Il ose même aborder certains sujets tabous : la possibilité pour les prêtres de se marier, comme dans les églises grecques ou d'Orient.

On le voit, pour Max Bobichon, la fidélité à l'institution n'empêche pas l'audace du questionnement : c'est peut-être pour cela, parce qu'il voit bien que tout n'est pas contenu dans l'ordre, mais qu'il y a aussi de la tendresse, de la vérité, dans ce qui est de côté que Max est si disponible envers chacune et chacun. Quels qu'ils soient, quelles que soient ses faiblesses, ses failles, il vient vers lui fraternellement.
Max raconte dans son livre, la vie et la mort de ce SDF à côté du métro Saint-Jean. Max allait s'entretenir chaque jour avec lui en sortant de la cathédrale. Non dans un acte de compassion, mais dans un geste de fraternité humaine.

Au fond, ce qui caractérise Max, c'est cet amour qui illumine sa vie et qui l'amène à cette immense bonté qu'il manifeste à tous, à cet éblouissement que provoque en lui la beauté du monde. Parce que pour lui, quelles que puissent en être les vicissitudes, les déchirures, il y aura toujours un coin de ciel bleu, un reflet d'argent dans la rivière qui lui fera penser que le monde qui a été créé est infiniment beau, infiniment bon. Et il voudra remercier à la façon qui est la sienne : par la prière !

J'ai cette chance de connaître Max depuis maintenant des années. Il n'est pas de moment où il n'ait manifesté son amitié aux membres de ma famille, sa volonté d'encouragement des missions que j'accomplis pour la ville.
Les voies que nous avons empruntées sont différentes. Être maire de Lyon, c'est toujours se battre pour faire avancer sa ville, c'est toujours être tendu vers cette action qui peut transformer les choses. Max a choisi, lui une autre voie : celle d'une sérénité qui aboutit à une pleine harmonie.

Cher Max, pour terminer, je voudrais te dire que souvent, il m'arrive de t'envier.

INTRODUCTION

Jean-Dominique Durand
Thomas Montmessin

Né en 1930, Max Bobichon est ordonné prêtre pour le diocèse de Lyon en 1956. Il exerce depuis lors son apostolat au service de l'Église et de la Cité au sens grec du terme, c'est-à-dire au service de ses concitoyens, dans un monde qui n'a cessé de changer, voire même qui est allé de bouleversement en bouleversement. Né dans un village de la Loire (actuel diocèse de Saint-Étienne) en terre de chrétienté, marqué par une forme d'unanimisme catholique, où la vie était rythmée par les fêtes liturgiques, il parvient au soir de sa vie dans un monde fortement sécularisé, où la pratique catholique n'est plus une évidence. Ce monde est devenu pluraliste sur le plan religieux tout en étant fortement marqué par la laïcité de l'État et par la sécularisation des mœurs. Entre les années 1930 et aujourd'hui, sont passés une effroyable guerre mondiale et la Shoah, les guerres de décolonisation, un développement économique surprenant — les Trente Glorieuses, qui ont apporté une prospérité sans précédent, la construction d'une Europe unie et pacifiée (Max Bobichon note avec plaisir qu'il est né un 9 mai, date qui renvoie à la Déclaration de Robert Schuman du 9 mai 1950 prononcée le jour de son vingtième anniversaire), l'effondrement du communisme en Europe, la recherche dans la douleur de nouveaux équilibres mondiaux.

Le catholicisme a également connu de profonds changements, et le diocèse de Lyon y a fortement contribué. On peut évoquer les apports de grands théologiens qui ont préparé les évolutions impulsées à Vatican II, tant sur le plan liturgique, que sur le plan œcuménique avec l'œuvre de l'abbé Couturier, ou

sur le plan de l'approche de la tradition avec le recours aux Pères de l'Église et la collection *Sources chrétiennes*, de la perception des religions non chrétiennes, et de la place des laïcs dans l'Église. Le Concile a apporté une nouvelle vision du rapport des chrétiens avec le monde.

De son côté, l'Église à Lyon est marquée par une riche histoire qui remonte aux martyrs de 177 et à saint Irénée, jusqu'à l'action puissante d'intellectuels laïcs, historiens (André Latreille, Jacques Gadille), philosophes (Jean Lacroix, Joseph Vialatoux), médecins (René Biot). Cette Église qui est à Lyon n'a pas échappé à la crise des années 1970, marquée notamment par un grand nombre de départ de prêtres. Pourtant le diocèse connaît un vrai dynamisme spirituel et une inventivité caritative au service des pauvres : le Foyer Notre-Dame des Sans-Abri et Habitat et Humanisme en sont des témoignages éclatants[1].

C'est dans cette grande histoire du catholicisme que s'inscrit le parcours du prêtre Max Bobichon, faisant en lui la synthèse entre le riche héritage lyonnais et l'Église universelle. Il est toujours très attentif à son évolution générale, fidèle au magistère romain (il joue un rôle majeur dans l'accueil du pape Jean-Paul II en 1986), fidèle à ses archevêques, il est un serviteur de l'Église. Tout en étant bien inséré dans l'institution (il a été vicaire épiscopal, il est chanoine du chapitre de la cathédrale, il en a été même le Doyen), il n'est pas dupe de ses faiblesses. Son humour décapant aide à la fois à les identifier et à les surmonter. Il fait, comme Jean-Paul II au moment de sa demande de pardon le 12 mars 2000 au moment du Jubilé, la différence entre la sainteté de l'Église et les faiblesses et péchés de ses membres[2]. Il sait s'indigner avec vigueur lorsque l'institution lui paraît trop frileuse, comme sur le rôle des laïcs, l'ordination d'hommes mariés — les *viri probati* — ou la place des femmes, n'hésitant pas à affirmer des positions éloignées de la doctrine officielle ou de la tradition de l'Église.

Fils du concile Vatican II dont il a fait siennes les recommandations, il est un prêtre du diocèse de Lyon, qui a toujours été fidèle à Lyon. En ce sens il est un prêtre pleinement inséré dans la cité, au service de tous ses concitoyens, de ses paroissiens comme de ceux qui ne fréquentent pas l'église, qu'ils soient éloignés ou venant d'autres religions. André Latreille l'a bien perçu lorsqu'il écrit dans sa préface du livre que Max Bobichon, à peine nommé curé de Saint-Denis de la Croix-Rousse, a rédigé pour mieux connaître sa paroisse, et qui reste

---

1 Jean-Dominique Durand, « Du Concile à aujourd'hui : une lecture d'un demi-siècle d'histoire lyonnaise du catholicisme », dans Bernadette Angleraud, Valérie Aubourg et Olivier Chatelan (dir.), *50 ans de catholicisme à Lyon. De Vatican II à nos jours 1965-2015*, Paris, Karthala, 2015, p. 9-25.

2 André Latreille, « Préface », dans Max Bobichon, *St-Denis de la Croix-Rousse histoire d'une église et d'une paroisse*, Lyon, Comité Pastoral de St-Denis, 1983, p. 7-9.

jusqu'à aujourd'hui l'un des ouvrages majeurs pour connaître la Croix-Rousse, fait partie de ces prêtres qui,

> « pour bien comprendre leur troupeau, aiment, en prenant contact avec lui, remonter dans l'histoire de la communauté qu'ils animeront. Naguère aumônier de la "Paroisse universitaire", il s'est intéressé au passé et aux traditions de ce groupe assez singulier, au point de devenir un de ses meilleurs historiens et de tisser entre ses ouailles et lui un lien d'exceptionnelle affection »[3].

Une telle connaissance du terrain, et des femmes et des hommes qui le font vivre, lui permettent de réaliser un travail pastoral approfondi. Un bon observateur a pu ainsi écrire :

> « Rarement un prêtre aura mis autant de dynamisme pour réaliser en si peu de temps un travail considérable. »[4]

Ce dernier parle aussi de « sa simplicité et sa bonté ». Tout juste ordonné, Max Bobichon avait été frappé par cette recommandation du cardinal Gerlier : « Monsieur l'abbé, il n'y a que la bonté qui compte. » Cette bonté naturelle, qui n'exclut pas la fermeté de la pensée, l'a toujours conduit vers l'Autre, vers l'altérité. C'est l'idée qu'exprime un autre grand historien lyonnais, René Fédou, auteur de la préface du livre consacré à Saint-Vincent :

> « "Le père Bobichon a tous les talents" me disait un jour le cher André Latreille. Je fais mien ce propos, dût l'humilité de "l'intéressé" en souffrir ! Prêtre aussi entraînant qu'attachant, au service de ses "enseignants" jadis, de "ses paroissiens" hier et aujourd'hui, bref, de ce qu'il aime appeler son "peuple", poète à ses heures, il est même historien ! C'est là, pour lui, une façon de découvrir les racines de ce "peuple", et par là de mieux le connaître et de l'aimer encore plus. »[5]

Max Bobichon est passionné par ceux qui sont différents. Il a un appétit insatiable de ce qu'il ne connaît pas, de la découverte de l'inconnu. Mais pas au point d'aller au loin comme l'abbé Monchanin ou tant de missionnaires partis de Fourvière pour évangéliser le monde, ni même pour accepter un poste à Paris. Ses découvertes, il les fait à Lyon, l'Autre est à Lyon, il est à la Croix-Rousse, sur le

---

3 Voir l'analyse de Georges Cottier, alors théologien de la Maison pontificale, *Mémoire et repentance. Pourquoi l'Église demande pardon*, Saint-Maur, Parole et Silence, 1998, 198 p.

4 Georges Rapin, *Chroniques croix-roussiennes*, Lyon, Imprimerie Simon, 1987, p. 86.

5 René Fédou, « Préface », dans Max Bobichon, Albert Mercier, Maurice Vanario, *Saint-Vincent. Un quartier des bords de Saône*, Lyon, Édition Les Amis de l'église N.D. St-Vincent, 1992, p. 5.

plateau comme sur ses pentes ou dans le Vieux-Lyon. Il fait sienne cette pensée d'Antoine de Saint-Exupéry dans son roman *Citadelle* (1948) : « Si tu diffères de moi, mon frère, loin de me léser, tu m'enrichis. » Il est guidé au quotidien par cette volonté de rassembler, de fédérer les hommes quels que soient leurs horizons. S'il a recours à Dieu comme vecteur, son empathie et sa grande ouverture d'esprit rayonnent en lui et touchent chacun, que ce soit en sa foi ou en son for intérieur.

Prêtre, il reconnaît la valeur pour la société de la laïcité imposée par la République, et la valeur pour l'Église de celles et ceux qui ont fait le choix d'une vocation laïque. Son expérience de la confrontation avec des chrétiens engagés dans l'enseignement public a été déterminante pour lui. Les témoignages rassemblés par des étudiants des Écoles Normales de Lyon et publiés avec humour par les « Éditions des Amis de Bob » montrent leur reconnaissance pour ce que leur aumônier a pu leur apporter, et au-delà leur amitié. À la fin de son témoignage, Louisette Jeanneteau écrit :

> « Pour terminer, cher Bob, je voudrais te dire, en t'embrassant, ma reconnaissance pour les chemins que tu nous as ouverts, vers "la Source" comme tu aimes à le dire. »[6]

De ses rencontres avec les enseignants du secteur public de l'Éducation Nationale, il retient :

> « Ils m'ont donné la joie de chercher avec eux et de voir le monde comme eux, non plus à partir d'une petite lunette pré-orientée… lunette fournie par un monde religieux clôt sur lui-même oubliant le "large" vers lequel le Christ invitait son Église. »[7]

Catholique, il se tourne résolument vers les autres religions pour entamer le dialogue indispensable dans une société diversifiée, où vivre ensemble peut vite paraître compliqué, voire dangereux, si l'on n'y prend garde. Il contribue à faire émerger à Lyon ce qu'Andrea Riccardi, le fondateur de la Communauté de Sant'Egidio, recommande, c'est-à-dire précisément, « la civilisation du vivre ensemble », fondée sur l'alliance de Dieu avec Noé (Genèse 9), que le prophète Isaïe nomme « l'alliance éternelle » (Isaïe 24, 5), un pacte de respect qui « demande compte à chacun de la vie de l'autre »[8].

---

6 *Témoignages sur les communautés chrétiennes et les années d'École Normale*, Lyon, Éditions des Amis de Bob, sans date, p. 38.

7 Max Bobichon, « Au service des Normaliens de 1963 à 1981 », dans Cécile Jansen, *La Paroisse Universitaire de Lyon de 1945 à 1972*, Mémoire de Maîtrise sous la direction d'Étienne Fouilloux, Université Lumière-Lyon II, p. 170-173.

8 Andrea Riccardi, *Vivre ensemble*, Paris, Desclée de Brouwer, 2007, p. 190-191.

Cet attrait irrépressible pour la rencontre, pour les rencontres, pour tout ce qui peut lui apporter une richesse intérieure, passe par la prière, ce qui peut paraître banal pour un prêtre catholique, mais aussi par l'expression poétique et par ce qui est pour Max Bobichon son complément naturel, la photographie qui, chez lui, prend une forme poétique. L'un de ses derniers poèmes, dédié à Jean Moulin, témoigne de sa capacité à transmettre sa vision civique de l'histoire si importante à ses yeux pour assurer une vraie cohésion sociale :

« D'une terre généreuse jaillit la source chantante
Coulant, claire, transparente, fidèlement reflétant
La beauté riante des rives et celle des vivants
Elle coule admirée, belle, jeune, insouciante.

Peu à peu, les rives brutales enserrent le courant
Rebelle déjà il échappe et trace des méandres
Mais aux pierres brutales se heurtant, il saigne
D'une blessure grave qui se souhaite invisible.

Alors, la rivière devient souterraine et cachée
Se glissant entre les herbes folles et les dures épines
Mais, un jour d'orage sa trace est lâchement dévoilée
Alors, battue à mort, l'eau rougie libère la patrie d'un avenir
de sang. »[9]

Pour ce qu'il est, pour ce qu'il fait, Max Bobichon est tout à la fois témoin et acteur de la grande tradition humaniste chrétienne lyonnaise. Didier Repellin, Architecte en chef des Monuments historiques, qui œuvre au quotidien au service du patrimoine historique de Lyon, en particulier de ses églises, lui a écrit un jour ce que tous ceux qui ont eu la chance de travailler avec lui pensent :

« Vous soufflez en permanence la Vie envers et contre tout et la motivation de vivre… Quelle merveilleuse leçon d'espérance et d'optimisme. »[10]

En lui remettant solennellement la Médaille de la Ville de Lyon dans les salons de l'Hôtel de Ville, Gérard Collomb déclarait :

« À travers ce geste symbolique, nous voulons vous dire notre gratitude pour votre engagement au service de la Cité, au service des ses habitants. Au service de l'Homme qui a toujours été au cœur même de votre action.

9 Poème publié dans *Église à Lyon. Le magazine de l'actualité diocésaine*, juillet-août 2016, p. 35.

10 Courrier du 12 décembre 2014, Papiers Bobichon.

[…] Cher Max Bobichon, vous avez participé de cette grande histoire lyonnaise. De cette histoire d'ouverture sur les autres, de compréhension de la pensée et de la culture des autres. C'est pour cela qu'au nom de la Ville nous avons souhaité vous honorer aujourd'hui en vous remettant cette médaille. »

« Notre enfance éternise
un parfum de velours. »

Yves Cosson,
Ma croix de par Dieu, 1958

CHAPITRE

1

LES ANNÉES DE FORMATION (1930-1956)

DE SAINT-JULIEN-MOLIN-MOLETTE À LYON (1930-1942)

Saint-Julien-Molin-Molette (Loire)

C'est mon village qui a un nom un peu drôle, surtout lorsqu'on s'appelle soi-même Bobichon… l'association des deux est parfois périlleuse. En tout cas, c'est un très beau village entouré de collines où, du temps de mon enfance jusqu'en 1970, il y avait un millier de métiers à tisser répartis en plusieurs usines. Initialement, mon père avait un emploi dans l'une d'elles, mais, au retour de son service militaire, il avait été remplacé. Un peu frustré par la situation il a décidé de fonder sa propre usine, de taille modeste au départ[1].

Pour moi, mon père et ma mère étaient des travailleurs au sens très fort du terme : après avoir suivi la formation de l'École de tissage, il est devenu tisseur. Maman, elle, était ourdisseuse. Tout au long de mes premières années de vie, avec mes frères et sœurs, j'ai été bercé par le bruit des métiers. Mon frère aîné travaillait chez mes parents, je suis le numéro deux, après moi il y a mes deux sœurs, dont une, Marie-Thérèse, qui a travaillé elle aussi avec mes parents après des études à Lyon. Ensuite Chantal qui a suivi des études de droit à Lyon. Et enfin mon plus jeune frère est arrivé dans la famille en 1944. Nous avons grandi dans cette campagne industrialisée.

1 Max Bobichon a lui-même rassemblé des souvenirs d'enfance dans une brochure à usage familial : *Fragrance*, 2004 et 2006.

J'ai vu mes parents travailler d'arrache-pied parce que, si j'ose dire, le travail de la soie était « volatile ». Le secteur prenait de plein fouet les crises successives, d'abord en 1936, et puis en raison de la Deuxième Guerre mondiale. Par un heureux hasard ma sœur, la quatrième, est née en 1938, ce qui a dispensé mon père d'aller au front et c'est à ce moment-là qu'il a acheté une usine en faillite, juste avant que n'éclate le conflit. Les débuts ont été difficiles jusqu'au moment des Trente Glorieuses où tout est allé mieux, jusqu'à la crise des années 1970 qui a forcé mon père à cesser ses activités faute de travail.

Proche de Saint-Julien-Molin-Molette, il y a cette montagne qui m'est si chère, le Pilat. Et puis il y a « la » rivière où j'ai appris à pêcher à la main grâce à un copain. Cette rivière merveilleuse court jusqu'au « barrage du Ternay ». Elle alimente en eau la ville d'Annonay. Tout proche, se trouve la Louvesc où saint François-Régis est mort après avoir prêché dans le Vivarais et le Forez et notamment à Saint-Julien. Nous y allions en pèlerinage à pied.

L'église du village date du XVI^{e} siècle, elle est pleine de souvenirs historiques. Elle a été édifiée en 1555, et est dédiée à Saint-Julien-de-Brioude. C'est une belle église. Heureusement, elle a échappé à une démolition au milieu du XIX^{e} siècle. Le village a donc échappé à cette mode de construire des églises pseudo-gothiques. C'est un petit village, 1700 habitants environ en 1931, 1230 aujourd'hui.

Cette église invitait à la prière ?

Tout à fait. Petit séminariste, j'allais faire une prière au Saint-Sacrement le soir. Les rayons du soleil passaient à travers les vitraux, et je voyais danser les poussières. J'ai eu un certain nombre d'émotions religieuses dans cette église. Je me souviens, d'avoir eu très tôt envie de devenir prêtre, pour des raisons que je juge maintenant enfantines, mais comme dit saint Paul « j'étais enfant, je jugeais en enfant », et plutôt « pour le décor ». En fait, j'avais l'ambition d'être pape, à cause de la tiare et du décorum sans doute. Aujourd'hui, je pense que je suis prêtre pour être au service de la communauté, c'est cela qui m'importe. Peut-être y a-t-il eu l'influence de mes oncles prêtres, mais après tout, mes frères avaient les deux mêmes oncles, ce n'est pas pour autant qu'ils ont suivi cette voie.

Je retourne toujours dans cette église avec joie parce que c'est là que j'ai été baptisé deux jours après ma naissance, le 11 mai 1930. À l'époque il n'y avait pas de maternité, je suis donc né à la maison. La sage-femme était un peu anticléricale, mais elle se faisait un devoir d'emmener elle-même les enfants à l'église pour recevoir le baptême. Le sacrement devait être administré le plus vite possible pour que le nouveau-né profite de la grâce, selon une théologie un peu courte…

C'est une époque où la mortalité infantile était très élevée. Il s'agissait surtout d'éviter la partie du cimetière réservée aux enfants non baptisés. Ils n'étaient pas enterrés dans la « terre des chrétiens ». C'était impressionnant pour moi, enfant, d'aller dans ce coin. Souvent il y avait des petits anges accrochés aux grillages qui entouraient la tombe. Ces anges, je pense, étaient un signe orienté vers ce Dieu qui « avait repris l'enfant avant le baptême ». C'était une manière d'exorciser la mort, c'était une pauvre compensation.

J'ai d'ailleurs moi-même failli mourir. Pas à la naissance, un peu plus tard. J'ai eu ce que l'on appelait un faux croup, mais je ne m'en souviens pas, on me l'a raconté. On m'a dit que le docteur m'avait sauvé d'une façon curieuse : on a partagé un pigeon vivant en deux, on me l'a posé sur la poitrine. Il n'y avait pourtant pas de vaudou chez moi, c'est un usage vraiment étrange ! Je regrette de ne pas avoir interrogé plus mes parents sur ce point. Parce que cette histoire de guérison obtenue de cette manière, ce n'est quand même pas banal. J'aurais voulu des explications. Dernièrement un vieux paysan de ma région m'a pourtant confirmé cette thérapie ! Finalement mon enfance est un pays mystérieux où mes racines s'enfoncent pour me nourrir valablement jusqu'à ce jour.

Vous grandissez dans un milieu catholique

Le village vivait à l'heure du clocher. On vivait dans un monde de chrétienté, rythmé par les fêtes liturgiques, comme celle de la Fête-Dieu qui mobilisait le village. Chaque usine portait un nom de saint, celle de mon père s'appelait Sainte-Thérèse. D'autres s'appelaient Saint-Joseph, Sainte-Marie, Sainte-Marthe… [2]

On ne connaissait pas la réalité du communisme de campagne comme dans l'Allier par exemple, même dans le milieu ouvrier. La CGT a pris peu à peu de l'importance aux alentours de 1936-1938 avec le Front Populaire, ainsi qu'à la Libération. Je sais que mon père est intervenu pour que l'un de ses ouvriers qui était au Parti communiste et qui avait été interné sous le gouvernement Daladier en 1939, après le pacte germano-soviétique, puisse être libéré. Les maires étaient en fait des grands patrons, catholiques comme Victor Gillier qui devint maire en 1947[3]. Mon père, lui, a fait partie du conseil municipal, après 1945.

---

2 Hubert Sage (dir.), *Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile*, Saint-Julien-Molin-Molette, J.-P. Huguet Éditeur, 2013, 184 p. Max Bobichon a publié sous la forme d'une brochure, les notes rassemblées par son père au sujet d'une autre activité économique qui fut importante du milieu du XVIII[e] au milieu du XIX[e] siècle, durant 120 ans environ : *Eugène et Max Bobichon, Les mines de plomb de Saint-Julien-Molin-Molette* (Loire), 1989, 41 p.

3 Deux de ses fils sont entrés dans les ordres : Michel (1925-1991) était jésuite, missionnaire au Liban ; Claude (1929-2016) était prêtre du Prado.

Chez moi, le travail était très important. Mon père travaillait aussi le dimanche matin, il allait à la messe de 6 heures avec ma mère. Ensuite il « faisait les comptes » comme on disait. Et il ressortait à 11 heures pour prendre l'apéritif avec ses copains. Maman nous préparait pour la messe de 8 heures et celle de 10 heures. Avec mon frère nous étions de fidèles enfants de chœur. Ces deux messes dominicales nous assuraient l'obtention de dix bons points supplémentaires à l'école. Par ailleurs, mes parents essayaient de se rendre le plus souvent possible à Lourdes dans le cadre du Pèlerinage diocésain : c'était leur joie.

Vous êtes né en 1930. A-t-on alors, dans votre famille et dans le village, un fort souvenir de la Première Guerre mondiale ?

Oui, mon grand-père est parti au front très tôt. À Saint-Julien-Molin-Molette, le souvenir de la Grande Guerre était prégnant, elle nous avait fait perdre 98 jeunes hommes sur une population de moins de 2 000 d'habitants. Par ailleurs, je me souviens qu'à l'école primaire, on avait le culte du roi des Belges, Albert[4]. J'ai appris des chansons à la gloire de « l'héroïque » Belgique. Si bien que quand les Belges sont arrivés en 1940, lors de la débâcle, nous étions très fiers de les accueillir. Mon père avait mis de la paille dans le garage pour qu'ils puissent y loger et j'étais tout heureux que nous hébergions chez nous des réfugiés belges. En effet, comme je le disais, le culte du roi Albert était très important ainsi que celui de la Reine Astrid, morte dans un accident de la route en 1935[5]. Je me rappelle même qu'on disait à ma sœur « tu ressembles à la reine Astrid » lorsqu'elle portait son petit chapeau, c'était un compliment.

Vous êtes donc élevé dans un milieu de travail et de prière ?

Tout à fait. Quand je pense à des gens qui ont la foi, je pense à mon père et à ma mère. Véritablement.

Plus tard, j'ai proposé un questionnaire, fourni par la Paroisse universitaire, à mon père, sur sa foi. Ses réponses m'ont toujours bouleversé. Il est vrai qu'il avait deux frères prêtres qui étaient très engagés et lui passaient entre autres, les *Cahiers du Témoignage chrétien*. Finalement, mon père a été formé d'abord par la Chronique sociale[6], et aussi par le journal *Sept*, et

4 Albert I[er] (1875-1934) devint roi des Belges en 1909. Surnommé le Roi Soldat, il organisa la résistance de la Belgique face à l'invasion allemande commencée dès le 4 août 1914.

5 La Reine Astrid (1905-1935) était l'épouse du roi des Belges Léopold III. Très populaire, sa mort dans un accident de voiture à l'âge de trente ans suscita une immense émotion en Belgique et en France.

6 La Chronique sociale a été fondée à Lyon en 1892 par Marius Gonin et Victor Berne dans

d'autres journaux de réflexion chrétienne, plutôt orientés au point de vue social et politique, comme *Temps nouveau*. À cette époque, j'étais enfant, mais rétrospectivement, je me suis rendu compte que mon père était « bien » formé et informé. Ces publications étaient de tendance personnaliste et exprimaient un catholicisme ouvert[7]. On a eu notre premier poste de radio en 1938, offert par ma grand-mère maternelle qui vivait sous notre toit. Chez nous, on était très sensible à la vie publique.

J'ose dire que mon père avait une très grande loyauté, en amitié particulièrement. Il était « engagé » dans le vrai sens du terme, il savait prendre ses responsabilités, notamment face aux Autorités. À propos de son ouvrier qui avait été interné du fait de son appartenance au Parti Communiste et à la CGT, mon père a écrit au préfet de la Loire le jour de Noël 1940 pour le défendre par rapport à ses activités syndicales en 1936 qui lui étaient reprochées. Cette lettre, que j'ai retrouvée en 2015 dans les Archives départementales de la Loire, me rend fier de lui. Cela avait trait au Front Populaire. Papa était fervent catholique et il était hostile aux méthodes du Parti communiste. Mais pour lui, ce qui comptait c'était l'homme.

Mon père et ma mère sont tous deux nés en 1904, ils sont voisins sur le registre des naissances et voisins sur le registre des baptêmes. Mes oncles, pour devenir prêtres, avaient eu leurs études au séminaire payées par les grands patrons de Saint-Julien-Molin-Molette. En fait mon grand-père, leur père, était ouvrier, chargé d'alimenter en charbon une locomobile qui faisait tourner toute une usine, des moulins jusqu'aux métiers à tisser. Ma grand-mère était couturière et travaillait chez elle. Ils n'étaient pas riches et avaient six enfants. Ils avaient un grand jardin potager et une petite vigne qui les aidaient à vivre.

Vous fréquentiez l'école catholique ?

Bien sûr, j'étais à l'école catholique… Malgré mon jeune âge, j'avais 6/7 ans, je me souviens quand même que les choses n'étaient pas simples. Il y avait

---

l'esprit de promouvoir la doctrine sociale de l'Église à la suite de l'encyclique *Rerum novarum*. Elle est à l'origine des Semaines Sociales de France qui se tinrent pour la première fois à Lyon en 1904.

7 Les *Cahiers du Témoignage Chrétien* furent fondés à Lyon en 1941 par le jésuite Pierre Chaillet. Ils incarnent la Résistance spirituelle. *Sept* était un hebdomadaire catholique publié de mars 1934 à août 1937. Très hostile à l'Action Française de Charles Maurras, il était dirigé par les dominicains des Éditions du Cerf. De tendance démocrate-chrétienne personnaliste, *Temps présent* lui succéda en 1937 jusqu'en juin 1940 ; il reparut en zone libre sous le titre de *Temps nouveau* pour disparaître en août 1941, et revenir à la Libération en reprenant son titre initial, *Temps présent*, jusqu'en 1947. Voir Martine Sevegrand, *Temps présent. Une aventure chrétienne. Tome 1 : l'hebdomadaire 1937-1947*, Paris, Éditions Temps présent, 2006, 323 p.

à Saint-Julien une école publique qui était peu fréquentée parce qu'on mettait « normalement » les gosses à l'école catholique. Il y avait de rudes bagarres avec l'école publique, « ils » nous traitaient de Croix-de-Feu, et nous on les traitait de « rouges ». En fait, on était victimes du contexte sociopolitique de l'époque. Par ailleurs, j'étais très prosélyte pour essayer de ramener les élèves qui étaient à l'école publique vers l'école catholique.

Vous essayiez de convertir les enfants de l'école publique ?!

J'ai réussi une fois avec notre voisin Christian, le fils d'un marchand de fromages. Il a fini par venir à l'école catholique !

Cette école catholique formait des jeunes qui savaient s'engager ?

L'un de mes bons copains, Louis Bancel, de quatre ans mon aîné, a par la suite adhéré au Parti communiste. Pendant la guerre, sous l'Occupation, il faisait la liaison entre le Vercors et Lyon, il nous stimulait en particulier pour déchirer les affiches. Des affiches par exemple qui appelaient au Service du Travail Obligatoire (STO) avec le slogan : « Le bonheur est revenu à la maison parce que papa travaille en Allemagne. » Alors on déchirait ces affiches et j'ai une fois risqué un de mes yeux parce que brusquement quelqu'un a crié « les gendarmes arrivent ! » Je suis parti à toute vitesse avec le morceau de bois qui me servait à déchirer l'affiche. En trébuchant, ce bout de bois m'est entré dans l'œil. J'ai toujours une cicatrice qui est aujourd'hui glorieuse, mais à cette époque, ma mère m'a grondé « mais qu'as-tu fait ?! » « Bah je suis tombé… », ai-je répondu.

Donc celui qu'on surnommait « Loulou », que je retrouvais plus tard pendant les vacances, a eu beaucoup d'influence sur moi parce qu'il avait l'âme d'un leader. On faisait partie d'un groupe. J'étais le petit, mais avec mon frère, des copines et des copains, on se retrouvait et on chantait en particulier des chansons de Charles Trenet, entraînés par Loulou. Il m'a également fait découvrir *La Mère* de Maxime Gorki. Mais ce garçon nous a révélé une certaine dimension, il était capable de nous aider à mieux comprendre la situation politique et sociale. Je lui dois beaucoup dans mon éveil politique. En 1944 il avait 18 ans. Il était en pleine maturité citoyenne.

Je me remémore un épisode : le curé de Saint-Julien était très pétainiste et des maquisards avaient été fusillés sur la route de Bourg-Argental. C'était un dimanche, à l'heure des vêpres, dans la sacristie, le curé a dit simplement « de toute façon c'étaient des terroristes ». Alors quand, à la Libération, c'est lui, Louis Bancel, qui a fait le discours d'inauguration du petit monument érigé à l'endroit de leur assassinat, j'avais été très fier. Puis Louis a poursuivi une carrière de sculpteur assez réputé, il a réalisé le monument à la mémoire des déportés au

camp de Buchenwald-Dora, qui se trouve au cimetière du Père-Lachaise à Paris, tout en maintenant son engagement politique.

Ce curé, qu'est-il devenu ?

Il était âgé, il est resté pétainiste comme beaucoup de gens de son époque. C'est le seul souvenir que j'ai d'une prise de position de sa part. Par ailleurs, la vie ecclésiale était réduite à sa plus simple expression, je n'ai jamais entendu prêcher ni le curé ni le vicaire. On énumérait les morts tout de suite après l'Évangile, et puis bien entendu, tout était en latin. Mais on a eu la chance d'avoir la colonie de vacances de la paroisse du Sacré-Cœur de Lyon et parmi les chefs de cette colonie il y avait Henri Tournissou que j'ai connu à ce moment-là. Il était instituteur à l'école publique et il lisait la Bible. Peu à peu je me suis agrégé à ce groupe de moniteurs de colonie parce que cela me permettait d'associer les enfants du patronage de Saint-Julien à la colonie. Cela m'a surtout permis de bien évoluer, notamment sur le plan spirituel. Je me souviens de l'arrivée en 1940 des enfants de cette colonie, et finalement ils sont restés à l'école avec nous jusqu'au Débarquement, par crainte des bombardements de villes. Avec Tournissou, la colonie avait des « messes dialoguées », on est sorti d'une certaine torpeur. Et puis nous chantions des cantiques de l'époque. C'était libérateur pour moi. La présence de ces Lyonnais a été une ouverture.

Henri Tournissou représente votre tout premier contact avec la Paroisse Universitaire ?

Tout à fait. Mais je ne savais pas ce que serait l'avenir bien entendu et je ne me doutais pas de tout ce que j'allais découvrir, nous y reviendrons plus loin. J'ai vu en lui un laïc libre et engagé dans l'Église avec sa fonction d'enseignant dans l'école publique. Par la suite, quand je suis devenu prêtre, j'ai connu l'appartement communautaire du 19 de la rue Burdeau où il vivait avec Georges Belleville et Gabriel Rosset, j'ai été émerveillé[8]. Si bien que mon destin, si j'ose dire, a été marqué par cette rencontre de vacances.

---

8 Henri Tournissou (1909-1999), instituteur de l'école publique, fut le secrétaire départemental du SGEN du Rhône de 1945 à 1964. Il fut avec Georges Belleville, un compagnon de Gabriel Rosset pour la fondation du Foyer Notre-Dame des Sans-Abri. Voir Jean-Dominique Durand, « Gabriel Rosset dans l'histoire du catholicisme social lyonnais » in *Gabriel Rosset-Boulon 1904-1974. Professeur de Lettres, Fondateur du Foyer Notre-Dame des Sans-Abri*, Lyon, Amis de Gabriel Rosset, 2015, p. 11-19.

Ce qui vous a marqué le plus, c'est la modernité que cela apportait par rapport aux offices auxquels vous aviez l'habitude d'assister dans votre paroisse.

Complètement, le catéchisme c'était lamentable, les messes étaient « barbantes ». À l'école, quand il y avait un enterrement dans le village, on mobilisait deux ou trois gosses pour aller faire le « service des funérailles », en pleine matinée scolaire, on allait à l'église, à l'office. Donc peu à peu je me suis initié à chanter le *Requiem* et le *Dies Irae*. J'étais dans les stalles avec un chantre qui chantait comme il pouvait, on l'appelait « Biro ». C'était son surnom. Avec lui, on se donnait la réplique, pour les chants. En particulier on essayait de mettre toute notre âme pour dialoguer le *Dies Irae*. Je dis « on », mais souvent on n'était que deux. On mettait toute notre voix pour chanter *Tuba mirum* — la trompette sonne — le texte était terrible[9] ! J'étais formé dans cet esprit de service à toute épreuve ! Peut-être grâce au mouvement Cœurs Vaillants fondé à Saint-Julien en 1936 et que j'ai fréquenté très vite. Cela ouvrait déjà les perspectives.

À Saint-Julien, il n'y avait qu'une famille protestante, c'était une curiosité. Il y avait un coiffeur pour les « laïcs » et un coiffeur pour les catholiques. J'allais bien sûr chez le coiffeur des catholiques. J'étais sensible à cette séparation que l'on vivait aussi au niveau de l'école. C'est pourquoi plus tard, j'ai vécu mon service auprès des normaliennes et normaliens de l'école publique comme une ironie du sort !

Comment avez-vous vécu la guerre ?

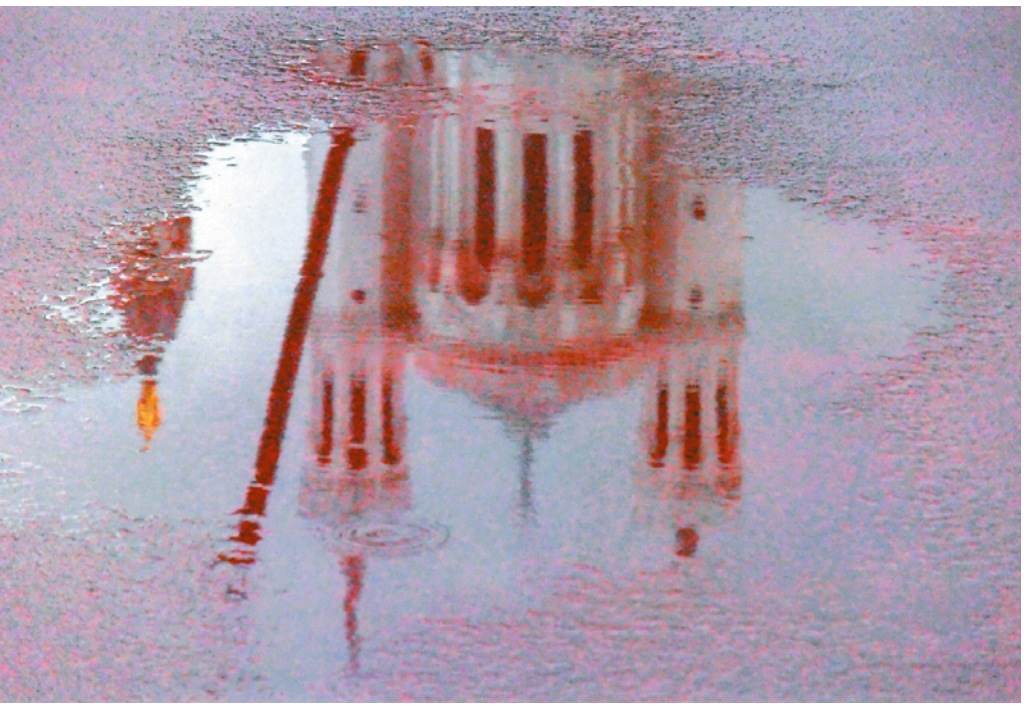
Nous suivions les événements à la radio à tel point que mes parents nous obligeaient à garder le silence pendant le déjeuner pour pouvoir entendre les informations. À partir du Débarquement, derrière la porte de la cuisine, il y avait une carte Michelin avec des petits drapeaux qui marquaient l'avancée des troupes alliées. On suivait leur progression.

Ce qui est étonnant, c'est qu'à cette période j'ai toujours entendu parler des Anglais, puis après le Débarquement du 6 juin 1944, on ne parlait plus que des Américains. On écoutait « radio Londres », et la radio suisse de Sottens[10]. Ces radios donnaient un contrepoint à ce que disait la radio française.

---

9 Le *Dies Irae* est un des plus forts moments de la liturgie catholique, au cœur de la messe des morts. Le style est sobre et fort, avec une expression imagée pour décrire le « Jour de colère » qui prélude à la résurrection des élus. Chaque strophe tient dans un tercet composé de vers octosyllabiques : les trois rimes imitent le tintement du glas. Sa structure répétitive en a assuré la popularité.

10 Radio-Sottens, émettait depuis le canton de Vaud. À partir de 1941, la chronique de René Payot était suivie par de nombreux auditeurs en Belgique et en France.



La flaque d'eau donne un cadre idéal à l'image inversée de la basilique.

Étrange travail du désert, qui livre ce symbole de la souffrance et de l'espérance.

Max Bobichon tient à remercier pour leur soutien et leurs conseils Anne Bissuel, Nicole Blétry, Blandine Chavent, Laurent Digonnet, Joëlle Pierre, Chantal Poncy, Brigitte Poyet et le père Daniel Vandenbergh. Merci également aux deux intervieweurs qui l'ont forcé avec une grande bienveillance à se replonger dans ses souvenirs les plus anciens.

Édition
Fablyo, Lyon
www.editions-fablyo.fr

Conception graphique
Pauline Chaffard

ISBN : 978-2-492385-09-4

MAX BOBICHON
UN PRÊTRE DANS LA CITÉ

Entretiens avec Jean-Dominique Durand & Thomas Montmessin

Préface de Gérard Collomb

« Monsieur l'abbé, vous savez, il n'y a que la bonté qui compte », confiait le cardinal Gerlier à Max Bobichon au lendemain de son ordination en 1956. Cette certitude, que le prêtre a faite sienne, aura marqué l'ensemble d'un parcours exceptionnel, jalonné par des engagements forts au service de l'Église et de son prochain. Avec un profond et constant souci d'humanisme, le père Bobichon a exploré nombre de questions majeures de la vie de la cité, dont certaines devenues incontournables aujourd'hui, comme le dialogue interreligieux.

Max Bobichon partage ici ses souvenirs avec Jean-Dominique Durand et Thomas Montmessin, et fait part de ses convictions, forgées au gré de nombreuses rencontres et expériences. Au fil des riches entretiens réunis dans cet ouvrage, se dessine la personnalité d'un homme porté vers l'Autre, fédérateur et révélateur des lieux qu'il a traversés, l'importante figure d'un « prêtre dans la Cité ».

www.editions-fablyo.fr
ISBN : 978-2-492385-09-4

Fablyo